

COLLOQUE INTERNATIONAL D'HISTOIRE DE L'ART ET D'HISTOIRE
« COLLECTIONS D'ART ET PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE DANS L'ITALIE DU
RISORGIMENTO : AUTEURS, INSTITUTIONS, REPRÉSENTATIONS »
Jeudi 4 novembre 2010, Université Grenoble-Alpes

« La Rome d'Ernest Hébert,
Les photographies du directeur de l'Académie de France à Rome »
par Laurence Nesme, directrice du Musée Hébert, Grenoble

Apparue en France en 1839, l'année où Ernest Hébert obtient le Grand prix de Rome de peinture historique, la photographie a toujours fait partie de la vie du peintre. Des premiers daguerréotypes sur feuille d'argent, en passant par les instantanés sur verre et les Kodak sur rhodoïd de la fin du siècle, le fonds du musée Hébert, avec près de 5000 phototypes, témoigne de l'évolution de la photographie au XIXe siècle. Cet ensemble inédit a été retrouvé à La Tronche, dans le grenier de la maison de campagne d'Hébert, aujourd'hui musée de France.

Après avoir fait l'École des beaux-arts de Paris, Ernest Hébert¹ est rapidement connu comme peintre de genre et portraitiste. Amoureux de l'Italie, il va passer près de trente ans dans la péninsule, en séjours soit privés soit officiels comme pensionnaire² puis deux fois Directeur³ de l'Académie de France, villa Médicis, à Rome. Cette longue période passée par Hébert, avant, pendant et après le Risorgimento en fait un témoin privilégié de l'évolution politique et de la naissance de l'État italien. Son statut de Français lui donne le recul suffisant pour observer cette transformation. Par ailleurs, sa position d'artiste-directeur l'a introduit dans la société romaine et lui permet de vivre en direct les événements. De ces moments bouillonnants, il a gardé de nombreuses photographies, souvenirs d'une vie riche en rencontres et en découvertes, réunissant ainsi une collection unique en France par ses liens avec l'histoire italienne.

Dans les premiers temps, la photographie a été un luxe pour une minorité de personnes, elle mettra près de vingt ans à se développer. Hébert, pensionnaire, et plus tard directeur mesure d'abord l'intérêt de la photographie comme instrument de travail incomparable pour les architectes et les archéologues. Vers 1850, il a sans doute vu les calotypes de Alfred-Nicolas Normand⁴ qui a pris les premières photos de la Villa et certainement a-t-il connu l'école romaine de photographie, groupe de

¹ (Grenoble 1817-1908 La Tronche, Isère)

² (1840-1845)

³ (1867-1873) prolongés de quelques mois et (1885-1890) prolongés de cinq années durant lesquelles il habite via Sistina, près de la place d'Espagne.

⁴ (1822-1909) Prix de Rome d'architecture en 1847.

peintres-photographes français, anglais et italiens formés autour de Frédéric Flacheron, frère de son ami paysagiste. Tous avaient l'habitude de se retrouver au « café Greco », à quelques pas de la place d'Espagne.

De fait, les peintres ont d'abord redouté la concurrence des premiers photographes, formés comme eux à l'École des beaux-arts. Ingres a été un des premiers à se servir couramment des daguerréotypes de nu pour réaliser ses tableaux. Hébert et ses camarades, potaches irrespectueux, les appelleront, non sans humour, des « derrièréotypes ». Contrairement à son directeur, lui-même utilisera peu la photographie. Il préfère les longues séances de pose en plein air avec des modèles vivants. Beaucoup plus tard, pour avancer sa peinture en l'absence momentanée du sujet, il utilisera la photographie⁵. De nombreux portraits d'amis et de modèles, souvent les deux, sont réalisés par les pionniers parisiens de cette nouvelle technique. Ainsi, Le Gray signe le portrait en buste de la princesse Marie-Clotilde de Savoie⁶, sœur du roi d'Italie et jeune épouse du prince Jérôme, le frère de la princesse Mathilde, dont Hébert fera un portrait officiel à l'huile en 1861 ; Disderi réalise celui de Garibaldi⁷ que le peintre garde en bonne place dans son album personnel. Beaucoup d'autres restent anonymes. Nombre de ceux-ci, souvent dédiés à Hébert sont conservés dans le fonds du musée.

Etonnamment on trouve très peu de photographies de paysannes italiennes en costume. On le sait Hébert aime s'installer plusieurs mois⁸ dans des villages reculés des Abruzzes pour peindre sur place les villageoises au travail.⁹ C'est ce qui explique sans doute l'absence de cliché. Seule une photographie de Maria Pasqua¹⁰, 1863, exceptionnelle, pour l'époque, par son format, rappelle que l'artiste est le premier, bien avant d'autres peintres français, à faire poser la petite fille des Abruzzes. A sept ans, elle était devenue modèle professionnel à Paris, profitant de l'engouement pour les scènes italiennes.

Lorsqu'Ernest Hébert arrive en 1867 comme directeur de l'Académie de France à Rome, la situation de la ville est particulièrement difficile : le choléra ravage la cité et les tensions politiques entre le royaume d'Italie et la papauté sont particulièrement aiguës tandis que l'amitié entre l'Italie et la France s'est bien refroidie¹¹. Les réceptions à la Villa réunissent cependant l'aristocratie romaine : les Caetani, Borghese, Colonna, Ruspoli, Rospigliosi, Pallavicini, Schilla, Teano ; les Bonaparte : les princesses Julie, marquise de Rocagiovine ; Charlotte, comtesse Primoli ; Augusta, princesse Gabrielli, les Parisiens de passages ou des étrangers : le prince de Salms, la princesse de Sayn-Wittgenstein souvent accompagnée de Liszt. De leur côté, les pensionnaires se doivent de participer aux mondanités. Le musicien Henri Maréchal¹² le raconte dans ses souvenirs : « Hébert, doux, charmant, homme du monde et choyé par lui, ne comprenait pas qu'un musicien s'abstint de figurer aux réceptions académiques du dimanche [...] Aux réceptions de l'Académie, je préférais

⁵ Toutes les photographies citées dans cette communication appartiennent au fonds du musée Hébert, La Tronche (Isère). Une partie de celui-ci a été mis en ligne sur le site du musée, l'autre partie est en cours de traitement.

⁶ HU PHO 2007/0164/1 et HU PHO 2007/0164/2, tirages sur papier albuminé, vers 1860

⁷ HU PHO 2007/0782/13, tirage sur papier albuminé, album photographique d'Ernest Hébert.

⁸ Notamment à San Germano (Cassino) et surtout Cervara di Roma (près de Subiaco).

⁹ Cf. « Italiennes modèles, Hébert et les paysans du Latium » musée Hébert, La Tronche, 2008

¹⁰ Tirage sur papier au gélatino argentique, 67,1 x 51,7 cm, anonyme.

¹¹ Les français ont défait les chemises rouges à Mentana.

¹² Henri Marechal, *Rome, Souvenirs d'un musicien*, Paris, 1904.

certes m'en aller vers le soir frapper à la porte de l'atelier d'Hébert. Peu à peu la nuit venait ; il posait sa palette [...] Il m'expliquait la beauté des Stances et des Loges, la grandeur de la Sixtine »

De cette période, il reste les premières photographies de Rome. Un des premiers tirages, sur papier albuminé, dévoile l'île tiberine et le pont Fabricius¹³. Il faut une étude attentive pour repérer que les chiffres 1861 ont été tracés sur le mur d'une des maisons situées à gauche du pont. Est-ce le hasard ou la volonté délibérée du photographe de mémoriser ainsi l'année de naissance du royaume d'Italie ? D'autres beaucoup plus nombreuses¹⁴ représentent la Villa. Quelques rares photographies de promotion d'élèves fixent ceux-ci posant en groupe sur la terrasse ou se mettant en scène dans les jardins¹⁵. Une d'entre elles montre, en 1869, le char dédié au roi Soleil réalisé par les pensionnaires qui participaient alors au carnaval romain¹⁶.

Les photographies commencent à remplir un rôle pour la diffusion touristique et culturelle. En parallèle, elles permettent aux artistes qui les achètent de garder le souvenir durable des sites. Certes elles ne se substituent pas aux nombreuses études personnelles en plein air mais viennent parfois les compléter. Hébert aime avoir près de lui, la trace de ses découvertes artistiques, monuments, œuvres d'art, sites archéologiques¹⁷ qu'il explore seul ou avec les pensionnaires, avec des amis de passage ou des visiteurs officiels. Il les revoit ou les montre avec plaisir à ses invités. Dans les années 1870, la reproduction photographique des œuvres d'art italien atteint la perfection. Devenus les grands noms du nouvel art en Italie, Alinari, Altobelli, Braun, Disderi, Sidoli, Spina, Sommer avaient entrepris des campagnes photographiques de grande ampleur. Pour Hébert, comme pour beaucoup d'amateurs, ces premiers tirages ont remplacé peu à peu les estampes. Parmi les collections d'Hébert on remarque des vues de Rome, monuments ou œuvres d'art : églises, palais ou reproductions de décors muraux peints comme ceux de Michel-Ange au plafond de la Chapelle Sixtine¹⁸ ou les fresques de Raphael¹⁹ par Adolphe Braun, fruits d'une réelle prouesse technique. Il en avait accroché sur ses murs.

Exceptionnellement, c'est ici le seul exemple que nous ayons, Hébert semble s'être inspiré d'une photographie²⁰ pour esquisser un petit paysage pris depuis le jardin de la villa Médicis. Alinari s'est installé sur la terrasse du Bosco, au-dessus des loggias, qui domine le jardin pour prendre son cliché en plongée. Il a choisi le format vertical - à la place du format horizontal justement dit « paysage » - ce qui donne toute son ampleur à la rangée de pins parasol et accentue l'effet de perspective. En comparant l'étude peinte²¹ avec le cliché, on voit qu'Hébert a repris le format et le cadrage de ce dernier. Seul le point de vue change, Hébert se place dans l'autre sens proposant en

¹³ HU PHO 2007/0448, monogrammé A.D., tirage sur papier albuminé

¹⁴

¹⁵ HU PHO 2007/0411/1à7 ; HU PHO 2007/0437/1 et 2, tirages sur papier albuminé, anonyme.

¹⁶ HU PHO 2007/0440, tirage sur papier albuminé, anonyme.

¹⁷ Entre autres : Agrigente, Paestum, Pompéi.

¹⁸ HU PHO 2007/06722/1 à 30, par Braun mais aussi HU PHO 2007/0674/1à5 et HU PHO 2007/0704, anonyme, HU PHO 2007/0765 par Anderson, tirages sur papier albuminé.

¹⁹ HU PHO 2007/0672/31 à 36 par Braun mais aussi HU PHO 2007/0675/1à27 par Pierre Petit, tirages sur papier albuminé.

²⁰ HU PHO 2007/0408, Alinari, tirage sur papier albuminé.

²¹ Ernest Hébert, *Rome, terrasse de la villa Médicis*, huile sur toile, collection Musée national Ernest Hébert/Etablissement public d'Orsay, Paris

arrière-plan les loggias nichées sous la terrasse, sujet déjà traités par Velasquez. Cependant, il reprend à son compte l'esprit de la composition plongeante, très moderne dans cette esquisse tout impressionniste. L'épreuve photographique fait aussi partie des collections du musée.

Alors que la France vient de subir la défaite de Sedan²², Hébert est resté à son poste, il écrit à son amie la princesse Mathilde : « [...] je vis au jour le jour à la tête de ma petite armée, attendant toujours des fonds de l'Etat et défendant la Villa contre la convoitise de la municipalité romaine qui voudrait s'en faire céder un gros morceau. Le Prince Humbert²³ m'a fait écrire pour venir visiter mon atelier. Je l'ai reçu de mon mieux en lui rappelant que je l'avais connu chez vous. En partant, sur son désir de nous voir le plus souvent possible, je lui ai répondu : *dans des jours meilleurs*. Quinze jours après, j'ai reçu une invitation à dîner que j'ai cru devoir accepter au grand scandale de notre ambassade, qui est entièrement papaline²⁴. Dans tout cela, j'agis sans autre ambition que de faire ce qu'il faut pour le bien général et non pour servir les petites passions d'un parti. Je me figure que vous m'approuverez, chère Princesse, dans ma conduite française et libérale. »²⁵

Quelques mois plus tard, en juin 1871, quand la princesse, un temps réfugiée en Belgique, rentre en France et l'invite dans son château de Saint-Gratien, Hébert justifie son refus : « je voudrais pouvoir partir mais je tiens à surveiller l'exécution des envois²⁶ et l'agitation que peut causer l'arrivée du roi à Rome : illuminations, travaux au Capitole pour un grand bal, revue des gardes nationaux. Je pense que tout se passera bien mais il est bon que je sois là, la position étant toujours un peu tendue pour nous Français depuis que les italiens sont à Rome. » Hébert consacre une partie de 1872, dernière année officielle du premier directorat, à son tableau « La Vierge de la Délivrance ». Le pape, qui en a entendu parler, veut absolument le voir. Il bénit l'artiste et la toile qui part orner un autel de l'église paroissiale de La Tronche. Peu après, devant le Vatican, le Quirinal décerne au peintre une croix de commandeur.

En 1874, Hébert reçoit la commande du décor de la nef principale du « Panthéon des grands hommes » église Sainte-Geneviève, à Paris. Par sa connaissance de l'Italie et ses nombreux séjours à Rome, le peintre était tout désigné pour assumer le programme fixé pour l'abside par le surintendant des Beaux-Arts. Toutefois l'occasion s'offre à lui de revoir les mosaïques paléochrétiennes de Milan, de Venise, de Murano et Torcello, de Ravenne dont les relevés d'études sont conservés aujourd'hui, au Cabinet des Dessins du Louvre. Pour gagner du temps lorsque les mosaïques l'intéressent plus particulièrement, il utilise parfois des photographies de la maison Alinari. Insolarisées et donc à peine lisibles, contrecollées sur carton, elles servent de fond pour les études. Ainsi, il fait rapidement des relevés de couleurs à l'aquarelle ou à la gouache sur les traces légères du tirage. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce mode d'utilisation d'une épreuve photographique, durant

²² Le 2 septembre 1870. La même année, après le rappel du corps d'occupation français, l'Italie occupe Rome qui devient la capitale du royaume.

²³ Hébert avait rendu visite au prince, en compagnie de la princesse, dans sa propriété de Monza (Italie).

²⁴ Favorable au pape.

²⁵ Assise, dimanche 21 mai [1871], Correspondance d'Hébert, Musée national Ernest Hébert/Etablissement public d'Orsay, Paris.

²⁶ Travaux annuels des pensionnaires envoyés chaque année à l'Ecole nationale des Beaux-Arts.

cette période. A la fin de sa vie, pour répondre à la demande de son entourage éloigné, Hébert reprendra cette habitude. Il fera tirer des photographies de ses tableaux les plus célèbres (*Les Filles d'Alvito*, *les Cervarolles*²⁷, *L'Autoportrait* etc.), en format réduit, qu'il reprendra au fusain et à la pierre blanche, restituant ainsi l'illusion d'un dessin original.

Quand Hébert arrive dans la capitale italienne, pour son deuxième directorat (1885-1890) il est accompagné de sa jeune femme, aristocrate allemande, parfaitement francophone, épousée trois ans auparavant. Gabrielle Hébert se passionne pour la photographie instantanée. Initiée à cette technique par les frères Primoli²⁸, elle laissera avec près de 1600 plaques de verre, un témoignage d'une grande qualité plastique en même temps qu'inédit. A Rome comme dans le sud de la péninsule²⁹, Hébert l'emmènera sur ses lieux de prédilection : ceux qui lui paraissent essentiels à la formation d'un artiste et ceux qui ont inspiré ses tableaux. Les notations de Gabrielle nous permettent de savoir ce qui intéressait le peintre : au Gesù " c'est la richesse des marbres "30, à Saint-Louis-des-Français, ce sont les peintures de Dominichino qui retiennent le plus son attention, à Sainte Marie du Peuple " *Alles* (Hébert) nous fait admirer les mosaïques d'après les cartons de Raphaël, la voûte du chœur par Pinturicchio, les tombeaux, il contemple chaque figure, admire et se passionne... "31. En dehors de Raphaël, maître incontesté, Pinturicchio le fascine, Hébert revient inlassablement à Santa Maria del' Aracoeli pour admirer la chapelle décorée par ce dernier, visitant aussi d'autres églises. Chaque monument de la Ville est montré, analysé, offert à l'admiration de sa femme ou des pensionnaires qu'il entraîne régulièrement avec lui. Parfois il demande à Gabrielle de prendre des photos en lui indiquant exactement l'angle de vue qu'il souhaite.

Originnaire de la Saxe, sans doute moins imprégnée de culture latine que son époux, Gabrielle a son propre regard sur l'Italie qu'elle découvre. Elle parcourt avec Hébert, la campagne italienne où celui-ci avait trouvé ses sujets de toiles. A cette occasion, elle réalise de nombreux clichés de la vie quotidienne des paysans, notamment dans les Abruzzes mais aussi aux environs de Naples : travail du chanvre, ramassage du bois, femmes au lavoir, processions religieuses, scènes de marché ou pastorales etc. Avec un temps de pose considérablement écourté, la photographie instantanée permet une meilleure approche de la réalité. Gabrielle Hébert montre la dureté de l'existence dans ces campagnes pauvre du sud.

De retour à Rome, elle réalise un reportage sur la vie des pensionnaires à la villa Médicis et celle de leur peintre-directeur, son mari : séances de travail en atelier ou en plein-air avec les modèles, excursions hors les murs, pauses récréatives dans les jardins, visites officielles ou amicales, vie quotidienne de l'institution mais aussi vues de Rome. Elle fixe avec son appareil photographique, les derniers souvenirs d'une

²⁷ HU PHO 2007/0091, Braun, 1898, épreuve au charbon.

²⁸ Photographes amateurs Giuseppe Napoleone (1851-1927) et son frère Luigi (1858-1925) descendent par leur mère, Charlotte, de Lucien Bonaparte, frère de Napoléon. Mécène, collectionneur, bibliophile, Giuseppe a légué la Fondation Primoli, installée, à Rome, dans son hôtel particulier. HU PHO 2007/0784/58,59 et 186, tirages sur papier albuminé.

²⁹ Elle a réalisée de nombreuses plaques de verre, négatif au gélatino-bromure d'argent qui seront l'objet d'une exposition « Italiens pittoresques, photographies de Gabrielle Hébert, 1888-1895 » à partir de mai 2012, musée Hébert, La Tronche.

³⁰ 1886 agenda de Gabrielle Hébert, Paris, musée national Ernest Hébert

³¹ 1886, 11 janvier, agenda de Gabrielle Hébert, Paris, musée national Ernest Hébert .

ville qui se transforme irrémédiablement³². Promue capitale de l'Italie unifiée en 1870, la ville de Rome connaît dans les années 1880 une campagne de travaux urbains de grande ampleur afin de l'adapter à sa nouvelle situation politique. Parallèlement, elle devient la proie de la spéculation. La création d'un nouveau quartier résidentiel sur l'aire de la villa Ludovisi et de la villa Massimo, tout proche de la villa Médicis, enrage Hébert qui écrit à son ami Bellay : « Notre Villa est plus belle que jamais au milieu de la dévastation envahissante [...] nous sommes devenus un îlot de verdure dans une mer de baraques ». Il constate, impuissant, la perte irréversible de l'image de la ville qui s'était fixée pendant des siècles dans la mémoire des artistes et des voyageurs.

La nouvelle capitale italienne est alors en pleine effervescence. Les intellectuels qui y affluent se retrouvent au « caffè Greco », dans le salon des frères Primoli, dans des cercles – la maison de l'archéologue Wolfgang Helbig - et autour de revues – *Capitan Fracassa*, *Cronaca Byzantina*. C'est le cas de nombreux Anglais, amis du peintre romain Nino Costa³³ qui séjournent dans la Ville éternelle et qui peignent avec lui dans la campagne florentine, réunis sous le nom d'« école étrusque ». Costa, qui a combattu auprès de Garibaldi, lutte pour la reconnaissance de l'art vivant en Italie. Son ancien élève Napoleone Parisani³⁴ continue de se perfectionner en peinture dans l'atelier romain d'Hébert. Les deux artistes sont liés au directeur français qui partage avec eux le goût des primitifs italiens et des paysages doux et vaporeux du Latium. A Londres, où il expose régulièrement, Costa s'est rapproché des peintres préraphaélites George Mason, Frederick Leighton et George Howard. Il entretient avec Howard, lui-même intime d'Edward Burne-Jones et de Walter Crane, une correspondance étroite où il élabore ses théories sur l'art, prônant la sincérité devant la nature. A plusieurs, ces « apôtres du vrai » fondent à Rome la société *In Arte Libertas*³⁵ en 1886, dans le but de faire connaître le mouvement préraphaélite et de promouvoir leurs propres œuvres. Parmi les Anglais, la famille Stilmann dont la belle-mère Marie Spartali-Stimann, peintre, est modèle de Dante Rossetti. Ses belles-filles prennent des cours avec Hébert et posent pour lui ou Gabrielle. Avec la plus jeune sœur, qui est sculpteur, toutes participent aux expositions du groupe. Hébert présente « une Sabine », toile tout juste terminée, à l'exposition de 1887, inaugurée par la reine d'Italie. C'est encore elle qui accepte de patronner, la même année, la présentation annuelle des travaux d'élèves à l'Académie de France soulignant ainsi sa volonté de promouvoir personnellement la vie artistique de la capitale. Gabrielle Hébert reçoit la souveraine en compatriote³⁶, dans un jardin qui a été fleuri de marguerites en son honneur. C'est un événement qui réunit « tout Rome » : les deux ambassades, les Farnésiens, l'Académie Saint-Luc, l'entourage royal, les artistes, les amateurs. La reine, charmée de l'accueil, s'attarde longuement.

Dans la Rome d'Humberto Ier, Hébert se veut ambassadeur de l'art français et se doit d'avoir des relations étroites avec le représentant³⁷ de la France auprès du royaume d'Italie, mais plus délicates avec celui³⁸ près le Saint-Siège. Conciliant et

³² Gabrielle Hébert, plaques de verre, négatif au gélatino-bromure d'argent.

³³ (Rome 1826-Marina di Pisa 1903).

³⁴ (Camerino 1854-1932), cousin des Primoli, Parisani descend de Charlotte Bonaparte.

³⁵ Cf. « Le peintre et ses muses, Hébert et la fin du siècle », musée Hébert, La Tronche, 2011.

³⁶ Marguerite de Savoie est en effet la fille d'Elisabeth de Saxe, la famille de Gabrielle Hébert née d'Uckermann (originaire de Dresde) était proche de la cour.

³⁷ Monsieur de Mouy.

³⁸ Monsieur Lefèbvre de Béhaine.

bienveillant, très fidèle en amitié, Hébert sait se montrer fin diplomate. Il navigue entre les élégantes et les paysannes qui posent pour lui, les « délégués du Vatican » et les tenants de la jeune royauté, la vieille aristocratie papale et celle, très récente, de l'Empire, les nombreux amis et cousins de la princesse Mathilde, traditionnellement libéraux, et les personnalités françaises de la troisième république, les catholiques et les libres penseurs. Il reçoit Frédéric Mistral³⁹, Sarah Bernard⁴⁰ qui est venue jouer une pièce de théâtre, ou Gabriele d'Annunzio, les Pasteur etc. A la demande de Lefèbvre de Béhaine, il guide Emile Zola, qui vient visiter Rome avant de commencer le troisième tome de sa trilogie⁴¹, lui faisant découvrir la chapelle Sixtine et les Chambres de Raphaël, au Vatican. Après un séjour dans le sud, l'écrivain repartira fort déçu de ne pas avoir obtenu une audience du pape. Il rapporte cependant une moisson de clichés⁴² personnels : fouilles du Forum, scènes de rue, marchés, tramway, etc. En 1893, Hébert et sa femme sont en bonne place sur le Corso pour admirer, du haut d'un balcon, le cortège officiel des invités à la célébration des noces d'argent du roi et de la reine d'Italie, en présence de l'empereur Guillaume II d'Allemagne. Gabrielle, appareil en main, nous en a fait le reportage⁴³.

Si l'on excepte quelques portraits, la plus grande partie des images conservées par les Hébert : vues touristiques, reproductions d'œuvre, épreuves de photographes amateurs, instantanés de Gabrielle Hébert se rapportent à l'Italie. Dans ce fonds de près de cinq mille phototypes, plus des quatre-cinquième de ceux-ci concernent en effet la péninsule. Leur nombre et leur qualité rappellent la passion d'Hébert pour l'Italie qu'il considère comme sa terre d'adoption. Certes le peintre sera toujours partagé entre son goût pour les terres plus âpres et sauvages des Abruzzes, où il peut à loisir s'isoler et se consacrer à son travail de recherche, et la Ville éternelle où il répond aux exigences d'une vie officielle et sociale effervescente. En Français, mesuré, il saura s'associer aux craintes des artistes romains pour défendre « leur Rome » Cette implication dans la vie culturelle et politique de la capitale l'amènera à peindre « Roma Sdegnata »⁴⁴ véritable cri d'indignation devant l'ampleur des destructions réalisées pour transformer la ville. Alors que certains font des pétitions, lui « proteste à sa façon », peignant une allégorie de Rome. La jeune femme, qui se découpe sur un panorama de la cité, sous un ciel orageux, et appuie son bras sur la louve - emblème romain- semble partagée entre mélancolie et désespoir. Avec cette œuvre, Hébert exprime son double attachement au peuple et à la ville de Rome qui ont permis à son art de s'épanouir pleinement pendant trois décennies.

L. H-N

³⁹ Gabrielle Hébert, 1893, HU PHO 2007/0571/2, HU PHO 2007/0616/2à5, plaques de verre, négatif au gélatino-bromure d'argent.

⁴⁰ Gabrielle Hébert, 1893, plaques de verre, négatif au gélatino-bromure d'argent.

⁴¹ Trois villes, Lourdes (1894), Rome (1896), Paris, (1898)

⁴² En octobre-décembre 1894. Zola (François-Emile), Massin, Zola photographe, Paris, 1979. Zola (François-Emile), Massin, Zola photographe, catalogue de l'exposition, musée de la Seita, Paris, 1987.

⁴³ Négatifs au gélatino-bromure d'argent.

⁴⁴ Huile sur toile. Il offrira le tableau quelques années plus tard au museo di Roma, à Rome. Le musée Hébert, Paris, possède deux études : une huile sur toile et un crayon sur papier calque ; le musée Hébert, La Tronche, une étude au crayon sur calque.

